

**L'œuvre et la Plume**  
Concours d'écriture



Dans la première quinzaine du mois d'août, un visiteur découvre les collections permanentes du Musée d'Art Naïf et d'Arts Singuliers et décide de faire une donation parfaitement exceptionnelle aux Musées de Laval : une œuvre inédite qui serait à attribuer au Douanier Rousseau, intitulée Paysage avec pêcheur. La précieuse donation a été remise à l'accueil du musée accompagnée d'une lettre, non signée, dans laquelle le donateur explique succinctement son geste. Au tableau, était également joint, au verso d'une photo en noir et blanc de l'œuvre, un certificat d'authenticité de la critique d'art Dora Vallier en date du 3 décembre 1995. L'œuvre est actuellement en cours d'expertise et conduit l'équipe du Musée à mener un véritable travail d'enquête.

*Paysage avec pêcheur*

ROUSSEAU Henri

*Cette histoire vraie vous inspire ? Imaginez l'histoire de ce tableau et les rebondissements de cette enquête ! Envoyez votre texte à [cyrielle.langlais@laval.fr](mailto:cyrielle.langlais@laval.fr) avant le 28 février 2018. Le prix « L'œuvre et la plume » sera décerné au meilleur texte.*

**II. Lauréats**

<b>Si de toi j'ai l'aval</b>	Aurore DESPORTES
<b>Maurice et le pêcheur</b>	Rosine ROUSSEAU
<b>Le Pêcheur solitaire et le Douanier caché</b>	Julia RHLIOUCH

## Paysage au Pêcheur

Julia RHLIOUCH

Antoinette Le Falher regarda encore le tableau. Quel élément pouvait l'aider à prouver qu'il a été bien peint par le Douanier Rousseau ? Le pont par exemple, existait-il ? Elle ne le reconnaissait pas. Si elle l'identifiait, elle pourrait peut-être vérifier si le Douanier Rousseau s'y était rendu ?

1905 : Henri Rousseau prit un pinceau et trempa la pointe dans la peinture verte. L'esquisse du pont était déjà sur la toile. Il posa les poils du pinceau et commença les arbres sur le côté gauche. Henri Rousseau s'était installé la veille dans une auberge non loin de là, tout proche d'une gare. Il était en voyage. Il avait prévu d'aller dans le sud de la France quelques semaines s'inspirer des paysages de Provence pour ses prochains tableaux. Pour ce voyage, il avait emporté deux toiles vierges avec lui au cas où un paysage l'inspirerait. Ces deux toiles étaient en fait à l'origine deux tableaux qu'il avait déjà peints, recouvertes de peinture blanche. L'un des tableaux avait même été exposé lors de l'exposition Primitif d'aujourd'hui. Mais les tableaux n'avaient pas trouvé preneurs. Après quelques années, rangés dans un coin de son atelier, Henri avait repris les tableaux et les avait recouverts de peinture blanche. Ils allaient donner vie à de nouvelles œuvres ! C'est ainsi, que ce jour là, il commençait une nouvelle peinture sur une toile qui conservait au dos des étiquettes d'une exposition passée.

La veille peu après son arrivée à l'auberge, il était ressorti faire une promenade et c'est au cours de celle-ci qu'il avait repéré ce point de vue sur le pont. Il avait eu tout de suite envie de le peindre. Dès le lendemain, au lever du jour, il avait posé son chevalet en pleine nature et avait commencé son tableau. Ce pont lui rappelait celui de la ville de son enfance. Ce n'était pas le même que celui de Laval, mais sa vue lui avait immédiatement rappelé ce souvenir et il n'avait dès lors plus eu envie que de le peindre. Il avançait vite et bientôt le pont et les feuillages furent en place. A l'heure où la lumière devint moins puissante, il rangea ses pinceaux, prit ses affaires, sa toile et rentra à l'auberge où il avait initialement prévu de ne passer qu'une nuit. Le lendemain, la journée était aussi belle que la veille et Henri reprit sa place dans la campagne pour finir son tableau. Un pêcheur qui n'était pas là la veille était installé au bord de la rivière. Il l'ajouta à sa toile.

Au début du soir, il avait terminé son tableau. Il rangea ses affaires, prit sa toile et retourna à l'auberge où il passa sa deuxième et dernière nuit.

« Ma toile n'est pas sèche. Je ne peux pas la transporter. Je peux la laisser ici ? » demanda le Douanier Rousseau à l'aubergiste. « Je la récupérerai à mon retour de voyage » ajouta t-il. L'aubergiste prit la toile et la posa sur le manteau de la cheminée de sa cuisine. Henri reprit sa route vers la gare la plus proche.

Quelques jours plus tard, l'aubergiste accueillit son fournisseur de vin. Ce dernier lui apportait deux tonneaux de vin pour son commerce. L'aubergiste se plaça à l'arrière de la charrette tandis que le conducteur montait dessus pour défaire les liens qui tenaient les tonneaux en place. Soudainement, les chevaux de l'attelage se déplacèrent brutalement de quelques pas. Le conducteur déséquilibré lâcha la corde, les tonneaux roulèrent et tombèrent sur l'aubergiste. Il fut écrasé sous le poids des contenants pleins. Le bruit de l'accident attira les passants qui vinrent immédiatement au secours de la victime. On prodigua des soins, mais l'aubergiste mourut quelques minutes plus tard.

Après l'accident, le propriétaire de l'auberge demanda à Marie, l'épouse de l'aubergiste de partir. De nouveaux commerçants devaient arriver pour la fin du mois.

Marie n'avait pas le choix. Quelques jours plus tard, elle rassembla ses affaires et s'apprêta à partir. La charrette devant transporter ses affaires était devant la maison chargée. Elle regarda le tableau du Douanier Rousseau qui séchait toujours sur le manteau de la cheminée, là où Ernest son mari l'avait posé. Ce paysage lui était familier. C'était si près d'ici. Elle aimait ce tableau. Que devait-elle faire ? L'accident avait eu lieu au début du mois de juillet et on était maintenant à la fin du mois. Elle partait s'installer provisoirement chez sa sœur. Elle ne savait pas ce qu'elle ferait ensuite. Que devait-elle faire du tableau ? Henri Rousseau n'était pas encore repassé. Devait-elle laisser le tableau ici sous la garde des nouveaux aubergistes qu'elle ne connaissait et rencontrerait pas ? Et puis, elle aimait ce tableau. Pourquoi ne pas l'emporter avec elle ? Elle ferait savoir au Douanier Rousseau qu'elle avait pris le tableau avec elle ! Il n'aurait qu'à venir le chercher chez sa sœur ! Marie prit du papier journal et emballa le tableau. Elle le posa avec précaution sur le dessus de ses affaires dans la charrette et partit.

Henri Rousseau repassa à l'auberge fin août. Il réclama son tableau mais les nouveaux aubergistes ne l'avaient pas vu, ni même entendu parler. Ils ignoraient où Marie était partie. Henri comprit qu'il ne reverrait jamais son tableau.

Marie resta quelques temps chez sa sœur et son mari. Puis, elle fit la connaissance de Baptiste, le fils du cordonnier du village. Elle se maria avec lui deux ans plus tard. Après avoir été épouse d'aubergiste, elle devint épouse de cordonnier. Elle travailla avec son mari dans sa boutique, s'occupa de leur foyer et du potager attendant leur maison. Elle donna naissance à un fils qu'ils prénomèrent Maurice. En 1945, à la mort de son mari, elle vendit la cordonnerie et se retira dans sa maison. A l'approche de ses 70 ans, cinq ans plus tard, Marie pensa qu'il était temps de parler à son fils du tableau.

Un dimanche de printemps, elle lui demanda de venir. Elle voulait lui parler et peu importe qu'il soit venu avec son fils Michel âgé de 12 ans. Elle attendit la fin du déjeuner pour lui raconter son histoire.

« Comme tu le sais déjà, en 1905, à la mort de mon premier mari suite à un accident, j'ai dû quitter précipitamment l'auberge que nous tenions Ernest et moi. Le propriétaire avait choisi de nouveaux aubergistes. Mais, ce que tu ne sais pas, c'est que je suis partie avec un tableau d'un artiste connu. Il l'avait laissé à l'auberge le temps de sécher. Il devait repasser le prendre lorsqu'il serait sec. Mais, je suis partie avant son retour et j'ai emmené le tableau avec moi. Je l'ai emporté parce que je ne savais pas si les nouveaux aubergistes le lui remettraient bien et aussi parce que j'aimais ce tableau. Il me rappelait ma vie avec Ernest et cet endroit où nous habitons. Je m'étais promis de contacter le peintre au plus tôt, mais je ne l'ai pas fait et puis quand il est mort j'ai cessé de me dire que je devais contacter qui que ce soit. J'ai gardé le tableau. Mais plus tard, j'ai commencé à avoir des inquiétudes. Ce peintre était connu. On pouvait m'accuser de vol si on reconnaissait un de ses tableaux et j'aurais eu honte. Cette honte serait retombée sur ton père et toi. Alors, j'ai déplacé le tableau. Au début, il était accroché dans la salle à manger. Ensuite, je l'ai mis dans un endroit plus discret, mais où je pouvais toujours l'admirer. Je ne t'ai jamais rien dit jusqu'à maintenant et j'en ai jamais parlé à Baptiste ton père. Il me savait attacher au tableau, sans savoir pourquoi. Il est mort sans avoir rien su. »

« Mais, ce tableau est toujours dans la maison ? » demanda Maurice, rompant pour la première fois le récit de sa mère.

« Oui bien sûr ! »

Maurice regarda la décoration de la pièce comme s'il la voyait pour la première fois. Mais, il ne vit rien et se rappela que sa mère venait de lui dire qu'elle l'avait enlevé de la salle à manger pour un lieu plus discret.

« Viens dans ma chambre » reprit sa mère.

Maurice avait peu de fois pénétré dans cette pièce. C'était la chambre de ses parents et de sa mère maintenant. Enfant, on l'autorisait parfois à y entrer.

Marie se dirigea vers un angle du mur qui était en partie masqué par une grosse armoire. Et là, il vit un tableau. Une rivière, un pont, un ciel bleu avec quelques nuages et de la végétation. Un pêcheur au bord de la rivière.

« C'est ce tableau ? » demanda t-il.

Il se rappelait vaguement l'avoir vu lors de ses rares visites dans cette chambre. Mais, il n'avait jamais vraiment fait attention.

« C'est un Douanier Rousseau » ajouta sa mère.

Maurice écarquilla les yeux devant ce tableau. Il n'arrivait pas à croire que ce tableau soit d'un artiste connu. Il semblait si banal. Si sa mère ne lui avait pas raconté cette histoire, il était certain qu'à sa mort, il se serait débarrassé du tableau.

« Je l'appelle « Paysage avec pêcheur » » dit Marie.

Michel n'avait rien dit pendant tout le récit de sa grand-mère mais il avait suivi les adultes dans la chambre. Il avait écouté cette fabuleuse histoire avec attention. Des éléments lui échappaient car il était jeune. Qui était le Douanier Rousseau ? Était-il aussi connu que sa grand-mère semblait l'entendre ?

Marie mourut quelques mois après cette journée où elle révéla son secret. Maurice se sépara de la maison et de beaucoup des affaires de ses parents, mais il emporta le tableau avec lui. Comme sa mère, il craignit d'avoir des problèmes. Pouvait-on le poursuivre pour vol ? Ce tableau en plus du risque de lui causer des problèmes ne lui évoquait rien et il ne l'aimait pas vraiment. Il l'emballa précautionneusement et le mit dans un coffre au grenier. Son fils, essaya bien de lui reparler de l'histoire de sa grand-mère, mais il avait préféré ne pas répondre à ses questions.

De son côté Michel devant les non réponses de son père cessa son interrogatoire et comme il ne vit plus le tableau, il l'oublia.

Lorsque Maurice mourut à son tour en 1994, Michel retrouva le tableau là où son père l'avait rangé au grenier. Les souvenirs lui revinrent immédiatement : sa grand-mère révélant que ce tableau était du Douanier Rousseau, les circonstances de sa possession et ses craintes face aux risques d'accusation de vol. Mais l'histoire était-elle vraie ? Michel décida de vérifier d'abord si ce tableau pouvait être du Douanier Rousseau. Il prit rendez-vous avec Dora Vallier, critique d'art spécialiste du Douanier Rousseau. Après analyses, elle lui confirma que ce tableau était un vrai. L'histoire de sa grand-mère était donc authentique ! Que devait-il faire ? Les craintes de sa grand-mère et de son père après elle pouvaient-elles se confirmer ? Michel envisagea que oui. Et puis, il n'avait pas besoin d'argent. Donc pas de nécessiter de vendre le tableau.

Contrairement à son père, Michel aimait ce tableau. Ce paysage naïf et champêtre était apaisant. Il l'accrocha au mur de son salon. Personne parmi ses connaissances n'était suffisamment expert en peinture pour identifier un Douanier Rousseau. Au pire on penserait à une copie. Il dit simplement à sa femme qu'il accrochait ce tableau en souvenir de sa grand-mère et parce qu'il aimait le tableau.

A partir de ce jour, il s'intéressa à la vie et aux œuvres du Douanier Rousseau. Il apprit que le musée d'Art Naïf et d'Arts Singulier de Laval, ville de naissance du Douanier Rousseau, exposait des

toiles du peintre. Il se rendit donc à Laval, mais il fut un peu déçu de ne découvrir que trois tableaux du Douanier. Il profita de voyages pour découvrir d'autres toiles dans d'autres musées. Ainsi, il se rendit dans les musées parisiens, mais aussi au Moma de New-York.

Au décès de sa femme en 2016, Michel se demanda ce que le tableau deviendrait à sa mort. Il n'avait pas d'enfant. Personne ne connaissait l'histoire de son tableau. Pouvait-il être détruit par des héritiers ignorants ? Il ne pouvait envisager la destruction du tableau. Une idée germa. Il avait visité de grands musées pour voir les toiles du Douanier Rousseau, mais il se souvenait du musée de la ville de naissance du peintre qui n'avait que trois tableaux du Douanier Rousseau. Et puis, ce serait tellement plus facile d'y déposer le tableau avec discrétion.

Il écrivit une lettre pour expliquer en partie son geste qu'il glissa dans le paquet contenant le tableau et le certificat d'authenticité qu'on lui avait remis en 1995 et par un beau matin d'août prit le train pour Laval.

**Maurice et le pêcheur**  
**Rosine ROUSSEAU**

7 juillet 2017. Ce matin j'ai cent ans. C'est de voir la date à la télé qui m'a fait un choc. Vous savez, quand on est enfant, on dit aux copains à la récré moi j'aurai cent ans le 7 07 2017 ! A dix ans c'est juste une blague. Après, c'est sûr, on n'y pense plus. Cela m'est revenu quand on est passés à l'an 2000. C'est Rose qui m'a téléphoné. T'as vu Papy, on est en l'an 2000 ! C'étaient des bêtises la fin du monde, l'apocalypse, tout ça. Alors après tout, pourquoi pas ? Il paraît que les maisons de retraite sont pleines de centenaires. Peut-être que je serai centenaire moi aussi. On dit que le chiffre 7 porte bonheur, et pour le chiffre 7, je ne crains personne.

Vous ne me croyez pas ? Voyez-vous, j'habite depuis soixante-dix ans au 7 de la rue des Sept-Arpens. Quand nous avons cherché une maison pour nous installer avec Colette, après notre mariage, je n'ai pas pu résister quand on a visité celle-là. D'abord à cause de l'adresse bien sûr. Elle était grande et claire, en lisière de la campagne. Nous n'avions pas encore beaucoup de meubles, nous étions jeunes. Un lit, une belle armoire ancienne, quatre chaises, une table, une gazinière et un tableau, « son » tableau. Elle aurait préféré vendre la croix en or de sa communion plutôt que « son » tableau.

Cent ans, et plus personne pour me les souhaiter. Sauf Rose bien sûr, mon arrière-petite-fille. Je ne sais pas si elle y aura pensé. J'essaie de ne pas trop guetter le facteur, je regarde l'heure en biais, est-ce qu'il y aura une carte de Rose pour mon anniversaire ? Depuis qu'elle est partie vivre à Marseille (le soleil, Papy, elle m'a dit, le soleil !) ça fait un vide. Vis ta vie ma fille, vis ta vie. Je ne voulais surtout pas lui gâcher sa joie de partir. Moi, tu sais... à mon âge.

Eh bien non, tu ne peux pas savoir ce que ça fait d'être vraiment tout seul et je n'imaginai pas non plus... Tout seul, même avec l'Aide à Domicile qui vient me faire un peu de ménage et ma toilette. Espérance elle s'appelle, mon aide. Ou plutôt Esperenza. Mais moi je l'appelle Espérance, une bouffée d'air pour un vieux comme moi. C'est bien d'espérer. Il y a des jours où je me dis je vais faire ci ou ça et j'oublie, ou je n'ai pas le courage, ou je m'endors et après c'est trop tard. Ce qui fait mal dans la vieillesse, c'est ce fossé qui se creuse entre ce qu'on sent dans sa tête et ce que le corps consent à faire.

Il y a des matins où le fossé est si profond que je tombe carrément dedans. Boum ! Avant j'étais dans ma centième année comme disait Rose avant de partir mais depuis ce matin, j'ai cent ans, ça change tout ! J'aurai ma photo dans le journal avec le maire et j'aurai peut-être un cadeau, ou une médaille, je ne sais pas.

Pas de carte. J'ai fait signe au facteur quand il est passé avec son vélo. Je n'aime pas ce vélo électrique, il passe si vite que parfois je ne le vois même plus remonter la rue. Ne vous en faites pas trop Maurice, il y a souvent des grèves à Marseille, vous l'aurez demain ! Bon anniversaire quand même. Il est gentil ce facteur. Je le trouve drôle avec ses longues tresses crépues qui volent derrière sa tête. On dirait Bob Marley, disait Rose, tu sais Papy, le chanteur. Moi je ne connais pas ce chanteur mais quand je le vois de loin je me dis tiens, c'est Bob et c'est comme une petite plaisanterie avec moi-même. Je souris tout seul. C'est un moment de joie dans ma journée et, croyez-moi, il n'y en a plus tant que ça.

L'autre bon moment, c'est quand je m'assois devant le tableau. Celui de Colette. Dans ma tête je

me dis toujours ça, le « tableau de Colette ». Après tant d'années de mariage et tant d'années tout seul. Son tableau. Je ne sais pas pourquoi je précise car il n'y en a pas d'autre dans la maison.

Quand j'enrage contre moi-même, contre mon genou qui me lâche, ma tête qui devient une passoire, quand Espérance s'en va, à vendredi Maurice ! prenez soin de vous, je tire ma chaise juste devant et je regarde. Ça me calme. C'est si paisible.

Je ne fais pas que regarder, j'y suis. C'est mon jardin. Je traverse le pré et je m'installe avec ma canne à pêche. Je coince une fleur entre mes dents. L'air est doux. Je ferme les yeux et j'écoute le bruit de la rivière. Disparue la cité construite il y a vingt ans dans le pré voisin et qui me prive de soleil même en plein été. Envolé le bruit de la rocade, la « 4 voies » comme ils disent ici. Je pense souvent qu'après ma mort c'est là que je serai, dans ce tableau, pour l'éternité, même si je n'y crois pas vraiment.

Bon anniversaire Maurice ! Je voulais vous faire la surprise. Espérance entre en coup de vent et je réintègre brutalement la maison. Tenez, je vous ai pris des macarons chez Picard, on va les manger ensemble. Cent ans quand même, vous savez que vous êtes mon plus vieux client ! Son éclat de rire fait vibrer l'air jusque dans les recoins de la pièce.

Encore devant votre tableau, c'est vrai qu'il est joli. Mais approchez votre chaise, je fais du café et on mange les macarons. J'ai un peu expédié le déjeuner de Madame Blanc mais je lui ai dit pourquoi et elle a bien compris. Cent ans, elle en est loin pensez donc. Elle vous envoie une bise.

J'ai à peine tiré ma chaise devant la table qu'elle a tout préparé. Les tasses à café sont installées et les biscuits posés sur une assiette. Elle est vive, Espérance, elle me donne le tournis.

Depuis qu'elle vient me voir je pense souvent à des vers appris à l'école, il y a si longtemps. Comme quoi la mémoire... Des vers de Péguy je crois.

« Ce qui m'étonne dit Dieu, c'est l'espérance  
Et je n'en reviens pas.  
C'est elle, cette petite fille, qui entraîne tout. »

C'est qu'elle m'entraîne, Espérance, elle fait la conversation pour deux et s'amuse de me voir déguster les friandises à petites bouchées. Je « fais durer » comme disait Colette qui était gourmande aussi.

De son bout de table, c'est Espérance qui regarde le tableau maintenant. La chaleur du café lui fait des joues rouges comme celles d'une poupée. Elle ne dit plus rien. Je vois bien qu'elle est passée dans le tableau. Elle respire doucement cet air pur, baisse les paupières, sourit. Il est magique votre tableau, Maurice. Je sursaute. Vous l'avez depuis longtemps ? Je suis fatigué, Espérance. N'oubliez pas que j'ai cent ans ! je vous raconterai ça un autre jour. Merci de votre visite, vous m'avez rajeuni ! Elle rit, elle m'embrasse, elle part.

Il était bien corsé ce café. Je ne dors pas. Sous mes paupières fermées les souvenirs se bousculent. Colette. Jean, notre garçon, mort bien trop tôt. Cancer. Plus on vieillit et plus ce mot revient dans les conversations. Marie, sa fille, si jeune à l'arrivée de Rose. Pas de grandes fratricides chez nous. A chaque génération son enfant. Après les grandes familles du 19<sup>ème</sup> siècle, les guerres ont donné à réfléchir.

On était déjà si heureux d'être en vie, d'avoir un travail, un logement, un enfant. Un peu plus tard s'ajouta la voiture à la liste des désirs à satisfaire. Aujourd'hui tout cela semble dérisoire. On ne parlait pas de bonheur, c'était un mot trop grand. On disait juste « Oh, je n'ai pas à me plaindre » et tout était dit.

J'ai promis à Espérance de lui parler du tableau. J'aurais mieux fait de me taire. Que lui dire, pas grand-chose en fait. Ce tableau était tout ce que Colette avait conservé de sa grand'mère. C'est peut-être pour ça qu'elle y tenait tant car, à y bien regarder, il est banal ce tableau. Une rivière, un pont, un pêcheur, une cheminée qui fume. On ne doit pas être loin d'une ville. C'est pour cette simplicité que je l'ai adopté. On aurait dit une petite fenêtre dans la pièce. En le décrochant pour l'essuyer, Espérance m'a dit un jour qu'il y avait des étiquettes derrière. Elles sont usées, on ne lit plus grand-chose dessus a-t-elle dit avant de le raccrocher.

Des fois je taquinais Colette en disant que je n'aurais jamais accepté une « bondieuserie » avec un saint et des anges qui nous auraient regardés toute la journée. L'art, ni l'un ni l'autre ne savions vraiment ce que c'était mais ce tableau, sa présence nous était devenue indispensable.

J'entends encore Colette me parler de sa grand'mère, blanchisseuse bien avant l'invention de la machine à laver, bien avant cette marmite bouillonnante dans laquelle un gros champignon métallique crachait par tous ses trous de l'eau brûlante et savonneuse. Elle lavait par tous les temps, dans l'eau du lavoir. La brouette chargée de linge était lourde mais c'était aussi l'occasion de retrouver les voisines et d'échanger en riant les potins sur les uns et les autres. On s'éclaboussait en battant le linge à grands coups, on buvait un peu de vin coupé d'eau mis à fraîcheir dans le ruisseau. Quand je racontais ça à Rose petite, elle riait comme une folle. Papy tu dis n'importe quoi, je ne te crois pas. Pourtant il ne me faut pas faire tellement d'efforts pour me souvenir de la grand'mère, clouée dans un fauteuil, les os tellement transpercés par l'humidité de la rivière que ni son dos ni ses jambes ne la portaient plus. Elle aimait encore nous parler des riches familles pour lesquelles elle travaillait, blanchissant les jupons, les dentelles et les chemises dont les « messieurs » changeaient plusieurs fois par jour. Elle parlait aussi à sa petite fille de Monsieur Henri, cet homme sans le sou, élevant une kyrielle d'enfants, dont elle entretenait le linge, surtout par compassion.

Ce fût pour soulager son amour-propre, et pour rendre à sa façon tant de gentillesse désintéressée, qu'un jour ce Monsieur lui apporta ce pourquoi il vivait, un tableau qu'il avait peint, « le » tableau qui est encore accroché aujourd'hui à mon mur. Je sais Madame Gervais, ce n'est pas grand-chose. D'ailleurs tout le monde se moque de moi. Pas de perspective disent-ils, mes amis peintres. J'avais même confié ce tableau à une galerie parisienne en espérant le vendre un bon prix mais non. Ils me l'ont rendu, avec les autres. C'est dur vous savez. Parfois je perds courage, je vous l'avoue. Quand mon travail me le permet, je m'évade pour peindre vers la campagne, au bord de la Seine ou de l'Oise, c'est si beau. Mais je peins aussi tout un monde que j'ai dans ma tête. Des fleurs sauvages, des lions, des tigres, j'ai parlé avec des étrangers qui m'ont raconté des paysages incroyables. Malgré les railleries et mon travail à l'octroi, il faut que je peigne, Madame Gervais, il le faut, c'est toute ma vie vous savez. Alors si ça ne vaut pas grand-chose, je vous en demande pardon. Si, si, gardez-le, si vous saviez comme ça me fait plaisir de vous le donner. Je suis sûr qu'il sera bien chez vous, vous êtes si bonne.

Ah ce Monsieur Henri disait la grand'mère à sa petite Colette, il était bien gentil. Mais ça ne faisait pas bouillir la marmite son tableau. Enfin, je l'ai gardé. Mon pauvre Albert trouvait ça flatteur



d'avoir un vrai tableau comme chez les riches. Il avait même fait un cadre avec des morceaux de bois et de la peinture dorée, comme il avait vu une fois dans un musée. Il était doué, mon Albert.

Je ne sais pas si ça va vraiment intéresser Espérance. Ce ne sont que de vieilles histoires de famille après tout. Je sens que je mes yeux se ferment. Je suis bien. C'est la première nuit de mes cent ans. Dans mon corps, je ne sais pas, je ne veux pas savoir mais dans ma tête, ce soir, ce n'est pas vieux du tout, cent ans. Je m'endors tout léger.

J'étais tellement léger hier soir que j'ai bien failli m'envoler vers le ciel, direct. J'en ai déduit qu'à partir de cent ans il est plus raisonnable de fêter son anniversaire tous les jours. Cent ans et un jour, cent ans et deux jours, ça évite d'en rater. Pensez que pour un peu je n'aurais jamais eu cent ans et un jour. Je me réveille car Espérance en larmes me serre les mains de toutes ses forces. Le Docteur Moreau est au pied du lit et, avant d'ouvrir les yeux, je l'entends dire « Non, pas l'hôpital, ça lui ferait plus de mal que de bien. C'est l'usure, vous comprenez. Je vais faire une ordonnance pour que vous passiez le voir deux fois par jour ».

Ah vous nous avez fait une belle peur dit-il quand je reviens au monde qui m'entoure. Au facteur surtout, c'est lui qui vous a trouvé par terre à côté de votre lit en vous apportant la carte d'anniversaire de votre petite-fille. Sans lui... Il ne finit pas sa phrase, me laissant à la satisfaction d'être le centre de toutes les attentions. Je n'en tire pourtant aucune gloire particulière mais je n'ai pas le courage de lui expliquer. Je serre en retour les mains d'Espérance pour la rassurer.

Alors deux fois par jour j'attends Espérance et jamais son nom n'aura eu autant de sens pour moi. Le grincement de la porte d'entrée rompt ma solitude puisque je n'ai pas le droit de me lever. Espérance, pourriez-vous me rendre un service immense ? Je voudrais que vous accrochiez le tableau juste en face de mon lit puisque je suis cloué dans cette pièce. Je pourrai m'évader en vous attendant. C'est chose faite et vite faite. C'est une virtuose du marteau ! Elle se recule un peu pour juger de l'effet. Comme ça c'est bien ?

Prenez le fauteuil et approchez-vous Espérance, je vais vous raconter l'histoire du tableau. Un peu à la fois car je n'ai plus guère de forces. Jour après jour je remonte avec elle le fil de mes souvenirs. Elle tricote, incapable de rester sans rien faire. Mais elle écoute attentivement et ponctue mon récit d'exclamations qui m'encouragent.

Un après-midi elle arrive, étrangement excitée. Oh Maurice, il faut que je vous raconte, c'est tellement étrange. Mon fils est allé hier en sortie scolaire dans un musée et il en a rapporté des cartes postales, des reproductions d'œuvres célèbres. Regardez celle-ci, est-ce que ça ne ressemble pas à votre tableau ? Je somnole, sa voix me berce. Maurice, réveillez-vous, il faut que vous regardiez ça ! Elle remonte mes oreillers, me verse un peu d'eau pour me réveiller tout-à-fait, j'essaie de faire bonne figure.

Elle me tend une carte postale qui représente une scène familière. D'après la légende ce tableau s'appelle « La Seine à Suresnes ». Un fleuve, un pêcheur, des tas de sable ou de marchandises, une cheminée qui fume... Ma vue se trouble. Mes yeux vont du tableau à la carte postale. Vous croyez Espérance ? Oui ça se ressemble un peu mais bon, tant de peintres ont peint des rivières et des pêcheurs.

Regardez mieux Maurice, je suis sûre que c'est le même artiste.

D'ailleurs mon fils m'a dit que ce peintre qu'on appelle le Douanier Rousseau s'appelait Henri, comme le racontait la grand'mère de votre femme. Il a peint aussi des tigres et des plantes tropicales comme vous me l'avez expliqué. Oh, Maurice c'est un peintre célèbre maintenant. Vous rendez-vous compte ?

Et vous, Espérance, vous rendez-vous compte que j'ai cent ans et douze jours maintenant. Je sens bien dans mes os que je n'aurai pas cent ans très longtemps encore. Alors ce Douanier Rousseau, est-ce vraiment important ? Colette aurait été contente mais pour moi, c'est bien tard vous savez. On ne peut pas voir grand-chose sur une carte postale.

Je suis si fatigué. Elle m'installe pour la nuit et s'en va. Je vois sa déception dans son regard. Je lui prends la main. On verra demain, Espérance, on verra demain. Elle est tenace, mon Espérance, elle ne s'avoue pas vaincue. Le lendemain elle apporte une boîte de carton dans laquelle elle a mis tout ce qu'elle a pu imprimer sur Internet. Elle m'explique que ça s'appelle Wikipédia et que ça connaît tout sur tout. On peut leur faire confiance dit-elle triomphalement.

Son enthousiasme est contagieux et je me sens assez en forme aujourd'hui. Nous nous plongeons dans la lecture des documents. Elle a raison, les informations qu'on y trouve semblent faire écho aux souvenirs que j'ai gardés. Le Monsieur Henri de jadis est donc devenu finalement un peintre célèbre. Il a pris place dans les musées et on s'émerveille devant ses toiles. Je ne cesse de regarder le tableau comme si je redécouvrais cette image familière. C'est assez pour aujourd'hui Espérance, si j'atteins mon anniversaire de cent ans et 14 jours on verra que penser de tout ça.

Impossible d'attendre le lendemain. Ma tête est un chaudron dans lequel bouillonnent des pensées lancinantes. Je pense à Monsieur Henri, acculé à donner ses toiles pour régler quelques factures. J'en parle à Colette, une vieille habitude que j'ai prise après son départ. Tu vois, ton tableau, c'est un peintre maintenant célèbre qui l'a peint. Un peintre exposé dans les musées. Tu imagines. J'aurais voulu que tu sois encore là près de moi pour me conseiller. La nuit me semble trop longue bien que l'on soit en été, il me tarde que derrière la fenêtre apparaissent les premiers signes du jour.

Au matin, quand arrive Espérance, tout est clair. Je dois lui expliquer, je dormirai après. Elle attaque tout de suite, profitant de ma situation d'infériorité. Elle me lave vigoureusement le dos et j'ai le nez enfoui dans l'oreiller, ça la fait rire de me priver de la parole comme ça.

J'ai réfléchi dit-elle (ah, elle aussi !). Vous savez Maurice, ce tableau doit valoir beaucoup d'argent. Il faut le vendre. Vous pourriez aller dans une maison de retraite confortable, pourquoi pas à Marseille, près de Rose, ce serait super pas vrai !

Je grogne un peu dans l'oreiller, je m'agite. Restez tranquille Maurice, j'ai presque fini. Elle me retourne comme une crêpe. Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? J'attends patiemment qu'elle ait fini. Je sais d'expérience qu'il est illusoire de vouloir l'interrompre quand elle est lancée.

Moi aussi, Espérance, j'ai réfléchi, j'en ai parlé avec Colette et nous sommes tombés d'accord. Ce tableau, Monsieur Henri l'a donné à notre famille, rappelez-vous. Bien sûr, c'était pour payer le blanchissage de quelques caleçons et mouchoirs. Mais il a voulu aussi faire plaisir, partager la fierté d'avoir peint cette toile. Une offrande, un cadeau, Espérance, ça ne se vend pas. Ce serait immoral et j'aurais honte. Et puis, la maison de retraite à Marseille, vous croyez vraiment que je serais plus

heureux ?

J'ai profité de cette nuit pour lire tout ces papiers que vous m'avez apportés. J'ai beaucoup appris. Ce Monsieur Henri Rousseau était né à Laval, dans la Mayenne. Malheureusement le musée de cette ville n'a pas les moyens d'acheter ses toiles les plus connues. Un amateur relate sa visite au musée et sa déception de voir si peu de toiles de l'artiste accrochées dans sa ville natale. C'est dommage, je suis sûr qu'il en aurait eu des regrets.

Alors voilà ce que j'ai décidé. Je n'ai que vous, Espérance, à qui demander cela. Mais je vous fais tellement confiance, les dernières volontés, c'est sacré. J'ai tout écrit dans cette lettre afin que Rose soit au courant. J'ai fait une autre lettre pour ce musée afin qu'il n'y ait pas de contestation, je n'ai pas signé voyez-vous, ça me gêne. On pourrait trouver curieux que je ne me sois pas manifesté plus tôt. Mais je ne savais pas. Je vous ai mis aussi l'argent pour le train. Non, ne m'interrompez pas, laissez-moi finir, c'est important.

Il faudra poster dès aujourd'hui ce courrier que j'ai préparé pour une spécialiste d'Henri Rousseau citée dans un article. Elle vous contactera pour venir voir le tableau. Même si pour nous c'est sûr, il faut quand même demander l'avis d'un expert. Promettez- moi maintenant Espérance, jurez-moi que vous ferez tout ce que je vous demande et partez, je vais me reposer. Me reposer longtemps je crois. J'en ai besoin après toutes ces émotions.

Vers 7 heures du soir je prends le journal qu'Espérance a laissé sur la chaise près du lit. Machinalement je regarde la date. 27 juillet... Je souris.

En face de moi, le tableau s'éclaire d'une lumière très douce. Je pénètre dans le champ avec délices, l'herbe est épaisse et odorante, la terre est chaude sous mes pieds nus. Je descends jusqu'au fleuve. Longuement, je respire les parfums de l'été, puis je ferme les yeux.

Août 2017. Plusieurs personnes serrées autour d'un écran scrutent les vidéos de la caméra de surveillance qui surplombe le hall du Musée d'Art Naïf de Laval. Sur l'image en noir et blanc qui sautille, une silhouette, de dos, jeans et sweat shirt, baskets, cheveux bruns noués sur la nuque, qui serre contre son cœur un sac de plastique d'où dépasse un carton. Ils ont beau écarquiller les yeux, faire des retours en arrière, se chamailler un peu pour savoir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, impossible d'être sûr. Que faire de plus ? Sans certitude il faudra entreprendre une véritable enquête et se résoudre à l'avance à ne jamais connaître le fin mot de l'histoire. D'ailleurs, est-ce si important ?

En attendant le résultat des investigations la directrice du musée a accroché le tableau face à son bureau. Elle scrute la toile en retournant mille questions dans sa tête. Son esprit vagabonde, elle s'aventure à son tour dans le pré, s'approche du fleuve. Caché dans les hautes herbes, Maurice, amusé, la regarde s'avancer vers le pêcheur.

**Si de toi j'ai l'aval**  
**Aurore DESPORTES**

Maisons-Alfort, 1898

La toile sur le chevalet a pris une dimension nouvelle. Cernant la Marne grisâtre et le récent pont ferroviaire l'enjambant, contrastant avec le ciel bleu délavé aux moutonnants nuages rosissant, s'harmonisant avec les tas de sable ocre et les collines orangées préfigurant les faubourgs d'Alfortville, la végétation vient de faire son entrée dans la scène peinte. Les verts s'amalgament dans de beaux et souples aplats. La végétation tout en sève du printemps naissant illumine autant le cadre naturel que celui, réduit, du carré où s'agitent les pinceaux et les brosses.

Il sourit. Le soleil pâle des journées qui s'allongent à nouveau ne réchauffe pas encore totalement la terre mais offre des paysages dont il apprécie de saisir les lumières mouvantes et émouvantes.

Ses yeux se plissent. Malgré le couvre-chef qu'il ne quitte pratiquement jamais, les rayons jouant à cache-cache dans les feuillages taquinent sa rétine. Il extirpe de sa veste noire une petite boîte métallique, y prélève un peu de tabac. Il poursuit à travers la fumée, dans les volutes, le voyage commencé en se perdant dans la toile... Trouver la force, entretenir le courage.

Le clocher sonnant midi le rappelle à la réalité. D'ici quelques minutes, elle le rejoindra. Dans son panier de quoi le sustenter un peu. Dans son regard de quoi le rendre beau.

Voilà quelque temps que Liouba est entrée dans sa vie... Le veuvage est pesant, même pour un grand solitaire comme lui. Les cours de violon qu'il donne, les pièces qu'il écrit et bien sûr les toiles qu'il peint occupent autant ses heures que son esprit mais tout de même, avoir quelqu'un à serrer dans ses bras, quelqu'un qui écoute ses doutes et qui le rassure, sans trop de paroles, avec juste cette oreille et cette présence si pleine, si vivante...Même en silence, Liouba a en elle cette capacité de densité et d'intensité si enveloppante...Elle le porte tout entier.

Il envisage de se remarier, Liouba est son rêve permanent et unique. Seulement, Mr Piotr Ilitch Léonidov, son père ne consentira pas à ces noces, à confier sa jolie et unique fille à un « artiste », plus âgé d'une trentaine d'années et dont se gaussent les milieux artistiques... Il le sait. Il en a fait son deuil.

C'est avec douleur, avec les épaules voûtées par le poids du chagrin et de la résolution « de raison » mortifère qu'il a finie par prendre, qu'il doit aujourd'hui annoncer à Liouba qu'il la délève de ses vœux, qu'il lui rend sa liberté et qu'il va préparer, le coeur en cendres, ce fameux remariage avec Joséphine-Rosalie Nourry, veuve comme lui, et disposant de quelques entrées dans le milieu, notamment dans une galerie d'art parisienne.

Paris, 1903

Il sort de la galerie Charpentier. Ses toiles hâtivement enveloppées dans des draps bis retenus par de minces cordelettes de lin s'enchevêtrent sous son bras et celui d'Alfred.

Voilà à peine cinq jours qu'il a enterré son épouse mais le galeriste n'a pas attendu plus avant pour le sommer d'ôter ses « croûtes » de ses murs.

Il commence pourtant à voir un peu plus de visibilité, un peu plus de reconnaissance de la part de ses pairs et des critiques mais sans doute pas assez encore aux yeux de Jean. Derain, Matisse, Picasso, Apollinaire et Delaunay sont devenus des proches et le soutiennent...

Les deux Lavallois expatriés à Paris remontent les rues jusqu'à son logement.

Alfred pose les toiles, débarrasse son ami des siennes, l'installe sur une chaise, les sert tous les deux et avale un verre d'absinthe. Il est anéanti. Alfred perçoit la détresse, une forme de renoncement...

« Ne t'inquiète pas. Je te présenterai Ambroise. Tu verras, il est galeriste lui aussi. Il t'exposera.

- Ambroise ? Vollard ? Celui qui a exposé Pablo il y a deux ou trois ans ?

- Oui, j'ignorais que tu le connaissais.

- Je ne le connais pas personnellement mais Pablo était sous le charme.

- J'ai travaillé avec lui moi aussi, sur mon Père Ubu. »

Un ange passe tandis qu'Alfred verse à nouveau dans les godets le liquide vert aux mille reflets. Un morceau de drap dénude une toile.

Alfred se relève et révèle le tableau entièrement. Il le pose sur un chevalet vide.

Au dos, collées côte à côte, légèrement superposées, l'étiquette de la galerie Charpentier et celle de l'exposition de 1899 des « Primitifs d'aujourd'hui » à laquelle il avait participé se touchent.

Alfred prend congé en lui donnant une légère accolade sur l'épaule. Le bruit de ses pas s'estompent dans l'escalier, la porte cochère claque.

Voilà. Il est seul.

L'alcool s'insinue avec lenteur à l'intérieur de sa carcasse trop usée par les déboires et par les désillusions. Ses yeux se posent sur l'oeuvre posée près de sa fenêtre par Alfred.

Ils s'embuent. Le sanglot s'étouffe dans sa gorge qu'irradie le goût de l'absinthe. ...Le paysage qu'il a peint le jour de sa rupture avec Liouba, là, face à lui...

Liouba, qu'il n'a jamais oubliée, Liouba, dont les prunelles aux dégradés d'émeraude ont influencé les verts de ses jungles et de ses paysages, Liouba, son aimée...

Maisons-Alfort, 1909

Il est fébrile. Se tient avec son chevalet et sa toile là où il a laissé son coeur et finalement sa vie tout entière.

En dix ans, l'endroit a si peu changé. La cheminée d'une usine crache des flammèches dans le ciel. Une barrière de bois sombre ceinture la rive gauche de la Marne. Une petite cabane de bois lui

succède sur la rive.

Un homme pêche. Sur le pont abritant la voie ferrée, il aperçoit une silhouette féminine précédant celle d'un enfant

La silhouette longiligne se fige, il lui semble, en l'apercevant. Et si... ?

Mais il divague, il le sait. Son esprit ne supporte plus la solitude, son séjour en prison l'a abîmé, a terni son existence un peu plus... Il se perd dans les vapeurs distillées d'une fée verte qui n'est plus celle de l'amour et de la flore luxuriante de ses jungles. Il essaie d'oublier l'inoubliable... La peinture comme unique planche de salut. Il y a quelques jours, Ambroise Vollard lui acheté ses premiers tableaux...

Il sort ses tubes et commence à peindre. Sur sa palette, les couleurs se mêlent, se lient, prennent vie. Il ajoute les nouveaux éléments du décor.

Elle rejoint le pêcheur. L'enfant sur ses talons.

Il a un sursaut. C'est elle... ! Dix ans ont passé mais c'est elle... ! Et elle tourne son visage grave et doux dans sa direction. Il retient son souffle. Viendra-t-elle ? L'a-t-elle reconnu ?

Liouba est là, devant lui. Son visage s'est aminci, ses joues pleines et rondes de jeune fille se sont creusées. Ses yeux ont toujours l'éclat des pierres précieuses.

Alors elle raconte. La grossesse découverte peu après avoir été abandonnée, le mariage précipité mais plutôt heureux avec Constantin Todorov, la naissance, en janvier 1899 d'Aliocha... « Ton fils, Henri ».

Elle lui dit que voir grandir sous ses yeux le fruit de leur amour l'a fait tenir, la maintient debout car elle ne l'a jamais oublié. Il regarde le bas de ses jupes s'enrouler autour de ses graciles jambes lorsqu'elle retourne vers son présent.

Paris, 1909-1910

De retour à l'atelier, il se remet au travail : sur la toile, sur la rive droite, il ajoute le pêcheur, l'homme qui élève son enfant. Puis il peint sur le pont les deux petites silhouettes de cette famille qui ne sera jamais sienne alors que... Les larmes qui ruissellent sur ses joues pendant qu'il peint ont l'amertume de cette vie passée sans eux.

Lorsque la toile est sèche, il l'emmailote comme il le ferait d'un enfant. Il note l'adresse d'Ambroise Vollard dessus. Il y ajoute un courrier dans lequel il lui demande que cette toile, « Paysage avec pêcheur », soit donnée à Mme Todorov Liouba, ou le cas échéant à son fils, Mr Aliocha Todorov.

Il revoit Liouba une ultime fois. Seuls. Le passé les enserre dans ce regret d'une vie passée à côté d'eux-mêmes, à côté de leur amour, laissé moribond et pourtant vivant, à côté de leurs histoires parallèles, vécues l'un sans l'autre.

Il n'est plus temps, ils le savent. Il lui parle de la toile qu'il a confiée à Vollard, pour elle et pour Aliocha. Lui donne l'adresse du galeriste.

Ses nuits sont agitées d'images où Liouba est là, la fièvre l'agite désormais sans arrêt. Il ne se soigne pas, sa jambe le lance. Il pourrit de l'intérieur, il le sait.

Le dernier tableau peint attend de passer à la postérité, peut-être. Il le regarde avec les pupilles dilatées par la divagation et le bouillonnement permanent de son corps... Liouba est là, elle ne le regarde pas... Princesse nue assise dans une jungle où les animaux la regardent, l'entourent, reine de beauté et de ses nuits...Liouba est là. Il peut mourir.

Il a eu la force d'écrire au dos, sur le châssis, à la craie, le titre « Rêve ».

Paris, 1963

Dora est tendue, elle triture ses doigts sans discontinuer... Devant l'étal du libraire, elle voit sa monographie. Sous la « Cascade », elle repère son nom en majuscule d'imprimerie et plus bas la signature d'Henri Rousseau. La première de couverture est sobre. Elle est fière de son travail, fruit de longues heures de recherches, de nuits blanches et de rencontres. Elle est ravie que les éditions Flammarion aient accepté de publier son travail. Elle y voit une reconnaissance du milieu, de la profession.

Deux ans qu'elle s'investit dans ce projet, depuis sa participation à l'exposition sur le Douanier Rousseau organisée par la galerie Charpentier et à laquelle son expertise était nécessaire.

Deux ans aussi qu'est entré dans sa vie Luben. Luben, la quarantaine libérée, à l'esprit subtil et au charme flegmatique. Luben au regard rieur, aux yeux virides, aux éclats de malachite. Les deux miroirs où elle allait se ressourcer dans les périodes de doutes.

Luben Todorov, rencontré au vernissage de cette fameuse exposition dont elle avait signé le catalogue.

Elle entre dans la librairie, elle achète un exemplaire.

Dans un troquet, devant un café crème, elle prend le temps de rédiger une dédicace puis, délicatement, renveloppe le présent dans son papier de kraft vert.

Elle remonte quatre à quatre les marches menant à l'appartement de Luben.

La porte n'est pas fermée. Elle entre et le voit, de dos, à la fenêtre, sa chevelure rousse brillant dans l'éclat du soleil automnal. A sa place, à table, siégeant sur sa chaise, un tableau enveloppé dans un drap bis.

Luben se retourne, son sourire en coin montre qu'il savait qu'elle viendrait, qu'elle aurait son livre à offrir, avec sa fierté quasi enfantine...Une fois de plus, il avait anticipé, avait organisé ce moment... Elle lui tend son paquet. Il lui tend le sien.

Elle découvre le tableau...Il est signé « Henri Rousseau ». C'est un paysage.

Elle regarde Luben, interdite. Il lui tend une liasse de feuillets anciens, manuscrits, aux encres violettes et bleutées, aux écritures différentes. Ce sont des pages de journal. L'un est d'Henri Rousseau, l'autre de Liouba Léonidov, épouseTodorov.

Luben lui raconte ce que les feuillets ne révèlent pas et qu'il tient de son père, Aliocha.

« Mon père ne voulait pas vendre son tableau, ni qu'il aille dans un musée. C'était la seule chose qu'il le rattachait à...lui.

Cette histoire me hante. Je vous confie ce tableau. Nous verrons ce que nous en ferons...»

Laval, 19 octobre 2017

Antoinette Le Falher découvre sur son bureau un petit paquet de kraft vert. Elle retient son souffle. L'emballage est le même que celui du tableau. Serait-il possible que l'appel n'ait pas été vain ? Que le mystérieux donateur ait décidé de donner suite, de raconter l'histoire de ce paysage...

Un petit paquet de pages jaunies, relié par un ruban vert d'eau, s'échappe de l'enveloppe. Des écritures anciennes. Des encres passées. Antoinette Le Falher commence à lire. Les morceaux du puzzle s'imbriquent les uns dans les autres. Elle commence à comprendre... Le tableau tel qu'il existe dans sa facture actuelle ne pouvait figurer en l'état sur aucun catalogue d'exposition: Henri Rousseau ayant ajouté des éléments postérieurement à l'exposition « Primitifs d'aujourd'hui » de 1899... Il faudrait reprendre le catalogue en cherchant le tableau d'origine...

Tout comme Dora Vallier ne pouvait faire état d'une toile inconnue d'elle lors de la rédaction de sa monographie. Elle a rédigé le certificat d'authentification ensuite, quand Luben lui a révélé l'existence du tableau.

Le Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France confirmera sans doute que le tableau date de deux époques, permettant de valider les dires de Dora Vallier.

Antoinette Le Fahler est très émue.

Elle remarque un second paquet. Elle l'ouvre.

La monographie de Dora Vallier dans son édition d'origine...

A l'intérieur, sur la page de garde, une dédicace, manuscrite. Celle de Dora à Luben.

« Mon Amour, en attendant l'enfant à naître, notre première oeuvre commune. A toi qui a accompagné la gestation de cet ouvrage. »

En dessous, une citation, d'une écriture légèrement penchée, aux lettres s'entremêlant les unes aux autres :

« Ce qu'il voyait n'était qu'amour et nous fera toujours les yeux émerveillés. » (Paul Eluard)

Dans une enveloppe, un petit courrier, de la même écriture:

« Chère Madame,

Mon époux est venu déposer cet été le tableau « Paysage avec pêcheur ».

Je vous adresse l'ensemble des documents en ma possession vous permettant, puisque semble-t-il, le certificat de ma mère ne suffit pas, de valider l'authenticité de ce tableau et son attribution à Mr Henri Rousseau, dit le Douanier. L'histoire de ce tableau, l'amour liant mes grands-parents et celui de mes parents font que je souhaite qu'il puisse être apprécié et vu par le plus grand nombre possible.



Recevez mes plus sincères salutations.

Bien à vous.

Liouba Pessaux, née Todorov »